

Complétant l'abord de la question berbère dans les deux précédents numéros de *Diasporiques*, l'entretien qu'ont eu Charles Conte et Philippe Lazar avec l'un des enseignants-chercheurs de l'INALCO¹, Masin Ferkal, illustre l'attachement essentiel des Berbères à leur terre. Celui-ci implique l'exigence pour eux de vivre dans des structures politiques qui les respectent et ne cherchent pas à les assimiler en détruisant ce qu'ils sont.

Les Berbères, un peuple profondément enraciné dans ses terres historiques et sa culture

Un entretien avec Masin Ferkal

Masin Ferkal est entre autres président de l'ONG *Tamazgha*.

Charles Conte : Masin Ferkal, vous êtes chercheur à l'INALCO, institut plus connu sous le nom de *Langues'O*, et aussi président de l'organisation non gouvernementale de défense des droits et intérêts des Berbères en Afrique et à travers le monde, intitulée *Tamazgha*. Une première question : faut-il continuer à utiliser le terme classique de « Berbère », ne serait-il pas préférable d'utiliser le mot *Amazigh* (au pluriel *Imazighen*) propre à votre langue ?

Masin Ferkal : On peut vraiment utiliser les deux, mettre éventuellement *Amazigh* entre parenthèses après « Berbère » – ou inversement – si l'on veut être sûr d'être bien compris. Dans ma communication en direction des publics qui ne sont pas bien au courant de la question *amazighe*, je privilégie la clarté du

message. En revanche, lorsqu'il s'agit de communication intra-berbère, il n'y a aucune raison d'utiliser le terme « berbère ». À noter incidemment que les dictionnaires *Larousse* ou *Le Robert* ont intégré depuis déjà quelques années le terme « amazigh ».

Philippe Lazar : D'où vient en fait le terme « Berbère » ?

M.F. : Je pense que ce sont les Romains, mais aussi les Grecs, qui l'ont utilisé, sans lui donner de connotation péjorative. Il s'agissait de parler des gens qui n'étaient pas « comme eux » : d'« autres », qui ne parlaient pas la même langue que la leur...

P.L. : ... des « étrangers », ces gens « étranges » en quelque sorte !

M.F. : Oui !

¹ Institut national des langues et civilisations orientales.



Masin Ferkal.

UN PEUPLE EN PARTIE SEULEMENT DIASPORIQUE

P.L. : Dans un précédent numéro de la revue, Fodil Kessaï a évoqué la vaste dispersion géographique du peuple ou des peuples berbères : une bonne trentaine de millions de personnes environ qui vivent, d'Est en Ouest, entre l'Égypte d'un côté et les Canaries de l'autre et, du Nord au Sud, entre une partie de l'Europe (dont la France) et le Sahara. Vous avez vous-même utilisé tout à l'heure le mot diaspora. Je vous pose dès lors une question directe : peut-on dire que le peuple berbère est un peuple diasporique ?

M.F. : Il est *aussi* diasporique !

P.L. : Par ce « aussi » vous voulez dire qu'il a d'abord et majoritairement une terre lui appartenant en propre ?

M.F. : Absolument, c'est le cas dans l'étendue géographique que vous venez de rappeler et à laquelle les Berbères n'ont nullement l'intention de renoncer !

P.L. : « Leur terre » au singulier ou « leurs terres » au pluriel ?

M.F. : Je préfère « leur terre » au singulier. Avec sa richesse et sa diversité, il s'agit bien d'une terre ! Quand, par exemple, des Berbères libyens et canariens se rencontrent, et pourtant ils ne parlent pas la même langue, il y a un lien et des sentiments forts entre eux, qui sont précisément liés à la terre ancestrale qu'ils partagent !

C.C. : *Tamazgha*, c'est bien *la terre*, n'est-ce pas ?

M.F. : Bien sûr ! C'est ce territoire sur lequel les Berbères ont vécu depuis des millénaires et qu'ils ont défendu contre de multiples tentatives d'invasion. Moi, par exemple, qui ai vécu en Kabylie, où je suis né, jusqu'à l'âge de 23 ans, je suis resté profondément kabyle, montagnard ! Quand je vais aux Canaries ou en Lybie, quelque chose se passe en moi, je ne me sens pas étranger, je suis chez moi ! Et ce n'est pas la même chose quand je vais en Bretagne ou en Occitanie, des pays que j'aime bien ! C'est vraiment la terre en tant que telle qui crée ce lien intime et intense !

P.L. : Votre réponse est très éclairante sur ce que vous ressentez. Les Berbères n'ont pas la possession *politique* des terres sur lesquels ils vivent mais, si je vous comprends bien, ce n'est pas là l'essentiel, ils estiment en avoir la possession historique, ils en conservent la possession en quelque sorte charnelle, et, incidemment, ils ne supportent pas qu'on la leur conteste.

M.F. : Oui. Ce qui n'empêche pas qu'il y ait aussi une diaspora berbère, à laquelle par exemple j'appartiens puisque je vis sur une terre, la France, qui n'est pas une terre berbère ! Mais dans les zones géographiques évoquées, qui ont été des zones de passage de multiples peuples et civilisations, les Berbères n'ont pas perdu leurs droits sur leurs terres historiques alors même que les tenants du pouvoir au service de l'idéologie arabo-islamique sont tentés de les en priver ! Et c'est bien, hélas, la tentation des pouvoirs actuels dans les États algérien, marocain, tunisien...

P.L. : Un choix politique qui a des répercussions sur les choix individuels ?

M.F. : Bien sûr ! Mais, contrairement à beaucoup de Kabyles de la diaspora qui ont construit des maisons en Kabylie, signe de leur attachement à cette terre, je ne peux pour ma part me résoudre à en acquérir une et à emmener mes enfants dans un pays où le régime en place refuse de reconnaître notre appartenance historique, culturelle et identitaire.

L'ENRACINEMENT HISTORIQUE ET CULTUREL DU PEUPLE BERBÈRE

C.C. : Les échanges que nous venons d'avoir conduit directement à vous interroger sur l'histoire – millénaire – du peuple berbère.

M.F. : Comme toutes les Histoires de peuples, celle du peuple berbère plonge profondément dans le passé et elle est fortement diversifiée. N'étant pas historien, je ne saurais



Charles Conte.

entrer dans les détails. Je voudrais simplement souligner que cette Histoire est très interactive avec celle d'autres peuples. Une partie de ses racines l'associe étroitement par exemple à celle de l'Égypte pharaonique. Ainsi la vingt-deuxième dynastie égyptienne, près d'un millénaire avant notre ère, a-t-elle été celle de Sheshonq I^{er}, Égyptien de filiation berbère ! Incidemment, c'est de cette époque, pour eux fort importante, que les Berbères font partir le calendrier traditionnel. Les Berbères ont ensuite eu affaire aux Vandales, aux Carthaginois, aux Grecs et bien sûr aux Romains, avec tout ce qu'on peut imaginer en termes de conflits mais aussi de négociations et d'alliances. Et n'oublions pas les interférences avec les Chrétiens et même l'existence de quelques papes d'origine berbère ou encore de celle d'Augustin, devenu saint Augustin, et dont très peu savent aujourd'hui qu'il était berbère ! Son nom même serait en lien avec celui de son village natal : Thagaste⁵.

⁵ Actuelle Souk Ahras située à 100 km au sud-est d'Annaba (anciennement « Hippone »), ville dont saint Augustin fut évêque.

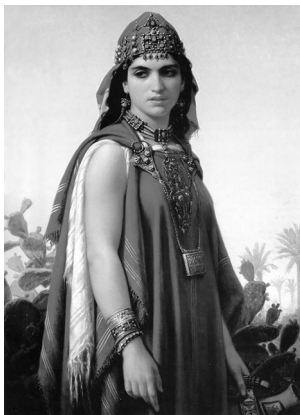
QUATRE GRANDES FIGURES HISTORIQUES DU MONDE BERBÈRE

SHESHONQ I^{ER} (en berbère, Cacnaq), pharaon d'Égypte, est le fondateur de la 22^e dynastie. Son règne dura, selon certains historiens, de -945 à -924 av. JC. Il unifie le royaume, puis mène campagne au pays de Canaan jusqu'au temple du roi Salomon. Il est mentionné dans l'Ancien Testament sous le nom de Sesaq. Une stèle gravée par un de ses descendants dresse la liste de ses ancêtres jusqu'à sa tribu libyenne d'origine. Il a fait rendre un culte particulier à Bastet, déesse aux traits félins protectrice des femmes et du foyer. Les pharaons des 23^e et 24^e dynasties furent également des Amazighs. Les Amazighs font démarrer leur calendrier de l'année de son accession au trône (-945). Ainsi, nous sommes en 2967.

AUGUSTIN D'HIPPONE, de son nom latin Aurelius Augustinus (ou saint Augustin), a vécu de 354 à 430. Il fut évêque de la cité d'Hippone, au Nord-Ouest de l'actuelle Algérie. Il est né à Thagaste (actuelle Souk-Ahras). D'abord attiré par la philosophie grecque, puis manichéen, il se convertit au christianisme en 386. Théologien sévère, il a une conception radicale du Bien et du Mal et du poids du péché dans l'existence humaine. Il obtient la condamnation papale de Pélage qui insistait sur le libre arbitre. Il a écrit une série d'œuvres remarquables qui ont traversé les siècles, en particulier les *Confessions* et la *Cité de Dieu*. Il tente de justifier la foi chrétienne en recourant à la philosophie néoplatonienne. Augustin est déclaré docteur de l'Église et canonisé en 1298.

CARACALLA, empereur romain qui régna de 211 jusqu'à sa mort en 217 sous le nom de Marcus Aurelius Severus Antoninus Augustus. Caracalla règne à une époque violente. Fils de l'empereur Septime Sévère, il fait assassiner son frère Geta avec lequel il devait partager le pouvoir. Il sera lui-même assassiné par le commandant de la garde prétorienne. C'est pourtant sous son règne que la citoyenneté romaine sera accordée à tous les hommes libres de l'Empire par un édit de 212. Ils peuvent conserver leurs coutumes relevant du droit privé.

DIHYA, cheffe guerrière berbère qui a résisté à l'invasion musulmane lancée par les Omeyyades au VII^e siècle. Elle est surnommée « Kahena » (sorcière/prophétesse)



par les Arabes. Dénomination encore fâcheusement utilisée. Dihya renforce l'unité de Tamazgha lancée par son prédécesseur et meurt au combat en 703. Une abondante littérature féministe et patriotique célèbre cette figure de l'amazighité.

« Femme berbère »
Tableau de Émile Verneet-Lecomte (1870)
souvent repris pour figurer Dihya
dont nous n'avons aucun portrait.

QUATRE GRANDES FIGURES ACTUELLES DU MONDE BERBÈRE

TAOS AMROUCHE, artiste née en 1913 à Tunis et morte en France en 1976. Elle est la sœur de l'écrivain et journaliste Jean Amrouche. Tous deux nés dans une famille berbère de Kabylie convertie au catholicisme. Elle est l'auteure de cinq romans publiés aux Éditions Joëlle Losfeld. Elle interprète des chants populaires kabyles, recueillis dans sept albums. Elle anime pendant une dizaine d'années une émission consacrée à la culture berbère sur *France Inter*. Assia Djebar consacre un chapitre dans deux de ses livres à la vie et à l'œuvre de Taos Amrouche.

SAÏD SIFAW, alias Saïd El Mahroug, fut un grand militant amazigh de Libye. Avocat, poète, penseur et écrivain, il est considéré comme l'un des pères du Mouvement amazigh lybien et un symbole de la résistance amazighe. En 1979, il a été la cible d'une tentative d'assassinat par les services de Kadhafi. Handicapé à vie, il a continué son combat jusqu'à sa mort en 1994 à Djerba, en Tunisie. Au moins deux de ses poèmes (*Amusnaw* et *Idles-nnwen*) ont été interprétés, pendant les années 1980, par le groupe kabyle engagé *Imaziyen Imula*, mené par une figure emblématique du militantisme amazigh en Kabylie : Ferhat Mehenni. .

LOUNÈS MATOUB est né en 1956 en Kabylie. Poète, musicien, chanteur et auteur-compositeur-interprète, il incarna la chanson populaire kabyle. Sa discographie compte une trentaine d'albums. Une dizaine d'ouvrages lui ont été consacrés. Lounès Matoub milita toute sa vie en faveur des droits culturels, pour la liberté d'expression, la démocratie et la laïcité. Il dénonça avec force l'idéologie arabo-islamique ayant pour projet l'éradication de l'amazighité. Il fut assassiné le 25 juin 1998. Des centaines de milliers de personnes assistèrent à ses funérailles. Il était clair pour l'opinion amazighe que c'étaient les tenants du régime algérien qui étaient les commanditaires de cet assassinat.

MOULOUD MAMMERI, écrivain, anthropologue et linguiste. Né en 1917 il décède en 1989 dans un prétendu accident de voiture. Personnage central dans la (re)construction de l'identité amazighe, notamment en Kabylie au XX^e siècle, il est d'abord l'un des fondateurs de la littérature nord-africaine d'expression française avant de devenir le porte-drapeau de la culture amazighe qu'il a contribué à faire reconnaître sur la scène internationale. Son œuvre en langue française compte treize ouvrages et son œuvre berbérisante en compte sept. Son célèbre roman *La colline oubliée* a été adapté en un film par le réalisateur Abderrahmane Bouguermouh. C'est suite à l'interdiction de sa conférence sur la poésie kabyle ancienne, prévue à l'université de Tizi-Ouzou le 10 mars 1980, qu'une mobilisation inédite a vu le jour en Kabylie et a donné naissance à ce qui est connu comme le « Printemps berbère » (*Tafsut n Imaziyen*), célébré chaque 20 avril à travers l'ensemble de la Berbérie.

Mouloud Mammeri.



C. C. : On dit que saint Augustin, qui a fortement marqué son époque, était très autoritaire ?

M. F. : Oui. En fait la période chrétienne en Afrique du Nord a été marquée par une diversité de courants et de doctrines. Le « donatisme » (en référence à Donat ou saint Donat, un des évêques de Numidie) était à l'opposé du dogmatisme augustinien. Kateb Yacine parle de Donat comme « l'évêque des prolétaires » par opposition à saint Augustin « l'autoritaire » qui fut à ses yeux « un autre général Massu » et il rappelle que « les donatistes, il y a fort longtemps, résistèrent à saint Augustin et les siens qui, par l'épée et la violence, voulaient imposer à ce peuple sain et paisible leur nouvelle religion ».

L'ARABISATION FORCÉE

P. L. : Pouvons-nous maintenant faire un saut en avant et en venir à une phase plus récente de votre Histoire ? Je pense en particulier à celle de l'arabisation imposée à votre peuple...

M. F. : Les Arabes musulmans ont effectivement cherché à établir leur pouvoir en Afrique et particulièrement en Afrique du Nord. C'était de leur part une véritable volonté de conquête. Cette entreprise date de la seconde partie du VII^e siècle, juste après la mort de Mahomet. Et elle ne s'est pas effectuée sans difficultés, les troupes musulmanes ont dû faire face à une forte opposition, en particulier celle des troupes berbères dirigées par la cheffe guerrière Dihya⁶. Et l'on peut dire que l'islamisation du peuple berbère reste à ce jour loin d'être complète.

Et ce n'est pas une révélation de dire que l'islam a, parmi les possibles passions de certains de ceux qui prétendent en respecter les règles, celle de détruire tout ce qui peut être détruit en termes de monuments ou d'œuvres d'art. L'Histoire témoigne de multiples exemples en la matière, à commencer par les épisodes les plus récents dus aux Talibans. Seules les pyramides égyptiennes, par leur masse, semblent avoir eu jusqu'à présent la capacité de résister à la violence destructrice de l'islamisme.

P. L. : Où en sont les Berbères du point de vue religieux ? Sont-ils massivement islamisés ?

M. F. : Formellement sans doute. Mais certains sont chrétiens, d'autres sont même juifs. Mais en fait la religion dominante demeure l'animisme. Peut-on vraiment appeler cela une religion ? Je me souviens que les vieilles femmes de mon enfance faisaient consciencieusement les prières musulmanes, ce qui ne les empêchait nullement de vénérer des arbustes auxquels elles attachaient des morceaux de tissu ou encore des pierres auprès desquelles elles allumaient des bougies. Et leurs vraies suppliques étaient adressées... non à Dieu mais à ces gardiens des lieux.

C. C. : Aux « gardiens des lieux » ?

M. F. : Oui, chez nous cette notion de « gardiens des lieux⁷ » est très fortement enracinée : ce sont des esprits qui « veillent sur nous » !

P. L. : En d'autres termes, et pour revenir à ce que vous disiez de la terre en tant qu'élément fondateur de la

⁶ Voir page 48. Dihya est le véritable nom amazigh de cette cheffe guerrière que les Arabes ont surnommée « Kahena » qui renvoie à la sorcière, une sorte de « prophétesse ». En effet, une femme dirigeant une armée d'hommes était vue par les conquérants arabo-musulmans comme un être anormal investi de pouvoirs surhumains.

⁷ *Keessasen n l'hara*, « les gardiens de la demeure ».



culture berbère : elle est en fait l'abri de multiples gardiens...

C.C. : Et il y a évidemment une ressemblance très forte avec ce que nous connaissons nous-mêmes de la France profonde, qui exprime le même type d'attachement aux forces de la nature et que traduisent les symboles religieux qui parsèment aujourd'hui nos campagnes aux croisements de chemins.

M.F. : Disons que cela fait partie de ce que les sociétés et les peuples attachés à leurs racines partagent d'authentique et de profondément humain.

LA TERRE ET LES ÉTATS

P.L. : Revenons, si vous le voulez bien, aux relations entre l'attachement à la terre et l'organisation politique du peuple berbère.

M.F. : Tout au long de l'Histoire, les Berbères ont essayé de donner l'exemple d'une collectivité humaine ne cherchant pas à établir sa

puissance au travers de structures étatiques mais, tout au contraire, à accueillir tous les peuples qui le souhaitaient sur les terres sur lesquelles ils vivaient. Toutefois cette attitude historique a peut-être conduit à ce qu'ils soient aujourd'hui, là où ils vivent, en situation d'oppression et largement privés d'une capacité de gérer eux-mêmes leurs affaires...

P.L. : Peut-être sont-ils au contraire en avance sur d'autres peuples, qui ont appris à vivre en diaspora ? Comme cela risque d'être le cas à l'avenir pour de multiples peuples, compte-tenu en particulier de l'évolution climatique de la planète et donc de l'habitabilité de certaines de ses parties.

M.F. : Je crois surtout qu'il ne faut pas confondre l'attachement à une terre qu'on considère comme sienne et le fait d'en organiser la gestion de façon étatique. L'exemple des Berbères en Libye, depuis 2011, est tout à fait démonstratif de ce point de vue : ils ne cherchent absolument pas à y accaparer le pouvoir en Libye, ils veulent simplement qu'une

multiplicité de communautés puissent y coexister pacifiquement. Et que l'État et ses institutions soient fondés sur le droit et les valeurs démocratiques et non pas des outils accaparés par des mafias et groupes d'intérêts au service d'une idéologie qui veut instaurer son hégémonie en excluant tous ceux qui n'y adhèrent pas.

P.L. : C'est exactement ce que j'appelle, en ce qui me concerne, une existence diasporique. Mais je conçois très bien que ce terme puisse vous paraître inapproprié puisqu'il n'évoque pas explicitement l'attachement à une terre, à la terre.

M.F. : En fait, ce que veulent les Berbères, c'est exister en tant que tels, accéder à leur souveraineté sur une terre qui est fondamentalement la terre de leurs ancêtres et de leur Histoire : *Tamazgha*. Ailleurs, par exemple en France où ils sont nombreux, ils aspirent à être identifiés et nommés en tant que tels et à ce qu'ils ne soient pas confondus – et très souvent de manière délibérée – avec ce qu'ils ne sont pas, des Arabes et des Musulmans.

P.L. : Nous nous retrouvons alors complètement, je partage avec vous l'idée qu'un peuple n'a pas besoin d'être reconnu : il existe dès lors qu'il a décidé d'exister. Et c'est bien le cas du peuple berbère !

M.F. : Oui, absolument ! Mais je ne peux m'empêcher d'être quand même inquiet de l'inexistence d'appareils politiques berbères internationalement reconnus ou encore d'État(s) berbère(s) – quoique les

États dans leur forme présente soient critiquables et loin d'assurer la prospérité des peuples – et du désintéret (lorsqu'il ne s'agit pas de mépris) de tous les États actuels vis-à-vis de l'apport berbère, linguistique, culturel, sociétal et historique.

C.C. : On ne peut que vous comprendre. Mais, en même temps, on ne peut qu'être frappé par la vitalité de la production culturelle berbère actuelle dans une multitude de champs, littéraires ou artistiques.

P.L. : Un grand merci, Masin Ferkal, de ce partage si instructif pour vos deux interlocuteurs et bientôt pour nos lecteurs. Cet entretien complète parfaitement ceux que nous avons déjà eus avec Salem Chaker, Fodil et Aurore Kessaï, qui tous nous éclairent sur les apports et en même temps les interrogations sur son avenir d'un peuple si fortement présent sur les terres de sa longue histoire et bien sûr aussi en France. ☺

**PROPOS RECUEILLIS ET TRANSCRITS ET
PHOTOGRAPHIES PAR PHILIPPE LAZAR.**